



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

38 | avril 2005
La formation de D'Alembert

Entre Humanisme et Lumières : la bibliothèque du collège Mazarin et ses fonds scientifiques au début du XVIII^e siècle

Patrick Latour



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/295>

DOI : 10.4000/rde.295

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

ISBN : 2-9520892-4-8

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Patrick Latour, « Entre Humanisme et Lumières : la bibliothèque du collège Mazarin et ses fonds scientifiques au début du XVIII^e siècle », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 38 | avril 2005, mis en ligne le 25 mars 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/295> ; DOI : 10.4000/rde.295

Propriété intellectuelle

Patrick LATOUR

Entre humanisme et Lumières La bibliothèque du collège Mazarin et ses fonds scientifiques au début du XVIII^e siècle

La Bibliothèque Mazarine est la doyenne des bibliothèques publiques françaises ; c'est dire l'intérêt que les historiens, tant du livre que des institutions culturelles, pourraient trouver dans l'étude de sa longue vie. Mais l'autre « vieille dame du quai Conti » veille jalousement sur son image et n'hésite pas, en vieille coquette, à jouer d'une mémoire sélective pour se présenter sous ce qu'elle considère être son meilleur jour, souvent aidée en cela par ceux, peu nombreux en fait, qui se sont penchés sur son histoire et ses avatars.

Sa prime enfance comme bibliothèque privée, dans les premières années du règne de Louis XIV, est assez bien connue, même si, par reconnaissance réelle autant que par orgueil, elle privilégie le souvenir de son parrain, Mazarin, face aux figures, plus modestes, de son véritable père, Gabriel Naudé, et de François La Poterie, qui, après la mort de celui-ci et le traumatisme de la Fronde qui faillit la tuer, prit soin d'elle. De même, ses débuts éclatants dans le monde littéraire et érudit du XIX^e siècle, parrainés par son « second père », l'abbé Leblond – qui, en doublant sa dot, lui permit, pendant plus d'un siècle, de tenir son rang auprès de ses rivales, l'Arsenal, la Sorbonne ou Sainte-Geneviève –, sans avoir réellement fait l'objet d'une étude critique, participent de sa légende, comme l'évocation de ses « chevaliers servants », les Sainte-Beuve, Asselineau, Flaubert, Proust... Et si elle consent à avouer, comme en passant, vivre depuis près de soixante ans en concubinage notoire avec un « grand établissement scientifique », l'Institut de France, plus jeune qu'elle de près de deux siècles, elle passe

soigneusement sous silence ses quinze ans de mariage forcé avec la Bibliothèque nationale¹.

De même la Bibliothèque Mazarine semble avoir quelques difficultés à se remémorer son enfance et son adolescence, ce XVIII^e siècle qui constitue ses « années de collège ». Elle laisse notamment planer une savante ambiguïté sur la réalité de son statut et de ses liens avec le collège Mazarin au point de faire apparaître comme une évidence qu'elle n'a pas été la bibliothèque du collège mais la simple continuation, dans les bâtiments construits pour celui-ci par Le Vau, de la bibliothèque, publique, fondée par Mazarin en son hôtel de la rue de Richelieu près de cinquante ans plus tôt. Si l'analyse historiographique de cette dénégation – sujet d'étude passionnant pour qui s'intéresse à la manière dont une institution culturelle se pense dans la longue durée – dépasse le cadre de cet article dont l'ambition, plus modestement, est de donner un coup de projecteur sur quelques années qui apparaissent, sinon emblématiques, du moins exemplaires de cette période, il semble néanmoins important, avant de décrire la bibliothèque et son fonctionnement, puis de s'intéresser à la réalité de ses fonds, notamment scientifiques, d'examiner minutieusement ce cadre institutionnel qui semble faire problème.

Bibliothèque du collège Mazarin ou Bibliothèque Mazarine ?

L'historiographie de la Bibliothèque Mazarine en tant que telle est assez réduite: une monographie et une dizaine d'articles rédigés par des auteurs qui, tous, ont dirigé ou dirigent la Bibliothèque Mazarine et qui, tous, ont au mieux esquissé, au pire esquivé, le problème de son statut au XVIII^e siècle. Petit-Radel se contente de signaler que « la bibliothèque demeura sous l'administration et la direction de la Maison et Société de Sorbonne depuis le 14 avril 1688 [...] jusqu'au 7 mai 1791 »²; Franklin – pourtant auteur des seules monographies existant sur la bibliothèque et le collège –, une fois dit que le « cardinal ordonnait en outre que sa bibliothèque serait réunie au collège »³, traite séparément du collège et de la bibliothèque dans le chapitre qu'il consacre à l'« Organisation »; Piquard, après avoir rappelé que Mazarin « décida que sa bibliothèque,

1. Réunie, à la mort de G. de Porto-Riche, par le décret du 4 décembre 1930, à la Bibliothèque nationale à laquelle elle était déjà liée dans le cadre de la Réunion des Bibliothèques nationales de Paris, la Bibliothèque Mazarine a été rattachée par l'ordonnance du 13 janvier 1945 à l'Institut de France en tant que bibliothèque de grand établissement scientifique.

2. L.-C.-F. Petit-Radel, *Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes jusqu'à la fondation de la Bibliothèque Mazarine*, Paris, Rey et Gravier, 1819, p. 309.

3. A. Franklin, *Histoire de la Bibliothèque Mazarine*, 2^e éd., Paris, H. Welter, 1901, p. 127.

livres et mobilier compris, serait transportée de la rue de Richelieu dans une partie des bâtiments du collège dont il assurait la fondation », se borne à préciser qu'elle devait rester une bibliothèque publique et ne pas être réservée « à l'usage du collège et de ses élèves »⁴ et P. Gasnault, dans sa contribution à l'*Histoire des bibliothèques françaises*⁵ – qui constitue une remarquable synthèse de l'histoire de la bibliothèque aux XVII^e et XVIII^e siècles mais, symptomatiquement, fait l'objet d'un chapitre à part, distinct de celui concernant les bibliothèques des universités et de leurs collèges –, se contente d'une allusion aux plaintes des professeurs concernant le prêt d'ouvrages, et préfère insister sur le caractère public de la bibliothèque, sans jamais préciser ses liens avec le collège. C. Péligrý, quant à lui, rappelle bien que, selon l'acte de fondation, la bibliothèque « devait être rattachée » au collège, même s'il relativise prudemment son propos en précisant qu'elle « ne se confondait pas pour autant avec celui-ci »⁷. En fait, l'impression qui se dégage de ces écrits est la coexistence dans des bâtiments communs de deux entités distinctes, un collège et une bibliothèque publique, n'ayant que peu, voire pas, de liens entre elles, ce qui semble corroborer les paroles de l'abbé Hooke, bibliothécaire de 1778 à 1791, défendant l'indépendance de la Bibliothèque en affirmant notamment: « Nous n'avons jamais eu aucune liaison avec l'Université »⁸. Il convient cependant de se souvenir qu'en 1791 l'abbé Hooke, qui avait refusé de prêter le serment à la Constitution civile du clergé, essayait de sauver à la fois la bibliothèque et sa propre place...

Pour tenter de dégager les rapports qu'entretenaient réellement la bibliothèque et le collège, il faut donc, comme le préconise D. Julia « revenir aux fonctions remplies par les “ librairies ” des collèges, telles qu'elles sont définies dans les règlements »⁹. La fondation du collège Mazarin, dernier collège de plein exercice créé au sein de l'Université de Paris¹⁰, résulte des volontés exprimées par le cardinal le 6 mars 1661, trois

4. M. Piquard, « La bibliothèque de Mazarin et la Bibliothèque Mazarine, 1643-1804 », dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Compte-rendus des séances de l'année 1975, janvier-mars*, Paris, Klincksieck, 1975, p. 129-130.

5. P. Gasnault, « De la bibliothèque de Mazarin à la Bibliothèque Mazarine », dans *Histoire des bibliothèques françaises. Les bibliothèques sous l'Ancien Régime, 1530-1789*, Paris, Promodis-Éd. du Cercle de la librairie, 1988.

6. C. Péligrý, « Bibliothèque Mazarine », dans *Patrimoine des bibliothèques de France. I, Île-de-France*, Paris, Payot, 1995, p. 233.

7. C. Péligrý, « Des cartes à jouer à Internet », dans « *La Bibliothèque Mazarine* », *Art et métiers du livre*, n° 222 (déc. 2000 - janv. / févr. 2001), p. 24.

8. AN H / 3/ 2549, cité par M.-M. Compère, *Les collèges français, 16^e-18^e siècles, 3 répertoire*: Paris, INRP, 2002, p. 257.

9. D. Julia, « La constitution des bibliothèques des collèges: remarques de méthode », *Revue d'Histoire de l'Église de France*, t. 83, 1997, p. 145-161.

10. M.-M. Compère, o. c., p. 255.

jours avant sa mort, « par devant Nicolas Le Vasseur & François Le Fouin notaires gardenottes du Roy nostre Sire au Chastelet de Paris » ¹¹. Dans ce document est exprimé « la resolution qu'a prise son Eminence de joindre audit College la Bibliotheque des Livres dont il a fait l'amas depuis plusieurs années, de tout ce qui a esté trouvé de plus rare & de plus curieux tant en France qu'en tous les Pays estrangers, où il a souvent envoyé des personnes tres-capables pour en faire la recherche, afin d'en faire une Bibliotheque publique, pour la commodité, & la satisfaction des gens de Lettres ». En ce qui concerne les liens entre collège et bibliothèque, le texte est clair et ne laisse subsister aucune ambiguïté, souhaitant donner au grand-maître du collège « la superiorité, intendance & direction sur tous les autres Officiers du College & de la Bibliotheque, & sur tous les Escolliers » et prévoyant parmi les dépenses du collège « l'achapt de quelques Livres pendant l'année, afin d'estre ajoustez à la Bibliotheque ». Les « Lettres patentes portant règlement pour le collège des Quatre-Nations », données par Louis XIV au mois de mars 1688, et enregistrées au Parlement le 23 mars de la même année, ne font que confirmer ces dispositions en les précisant. Enfin, tout au long du XVIII^e siècle, des mémoires, comptes-rendus de visite ou projets de règlement, tentent de préciser ces liens organiques, voire envisagent de les resserrer en prévoyant qu'« après le bibliothécaire et le sous-bibliothécaire qui sont à présent, il n'y en aura point d'autre que le grand-maître, le sous-principal et le chapelain » ¹². Certes, cette mesure, dictée par des considérations d'économie liées aux difficultés rencontrées par le collège au début du XVIII^e siècle, ne fut jamais appliquée, mais elle marque bien la dépendance reconnue de la Bibliothèque au collège.

Bibliothèque organiquement liée au collège Mazarin, la bibliothèque était-elle pour autant dans la pratique utilisée par les professeurs, les pensionnaires ou les élèves du collège ? Les mémoires des membres du collège, rapports de visite et d'inspection ou projets de règlement, permettent de soutenir, avec une quasi-certitude, l'hypothèse d'un usage courant de la bibliothèque par les professeurs du collège, même si leurs récriminations ou leurs demandes montrent des limites à cette utilisation. La demande faite au début du siècle « par la plus grande partie du collège », que soit dressé « un catalogue exact par matières avec des renvoys à l'ancien catalogue », accrédite l'idée que non seulement la bibliothèque était bien utilisée par les membres du collège, mais que ceux-ci entendaient

11. Voir *Fondation du collège Mazarin : 1661, 1674, 1688*, archives de la Mazarine, pièce 3.

12. BnF. n. a. fr., Ms. Joly de Fleury 1711, f° 223 v°.

pouvoir faire leurs recherches sans avoir besoin de solliciter le bibliothécaire. De fait, en l'absence d'un tel catalogue – au moins pendant la première moitié du XVIII^e siècle –, les articles relatifs aux tâches du bibliothécaire et du sous-bibliothécaire prévoient, dans tous les projets de règlement, qu'« il y aura toujours dans la bibliothèque, mesme en tems de vacance, pour donner à ceux du collège qui voudront y estudier leurs livres qu'ils demanderont »¹³, et ce même s'il est interdit au bibliothécaire « d'en prêter aucun à personne que de la main du grand maistre »¹⁴. Devant les réclamations des maîtres, cette restriction fut sans doute assouplie puisque, suite à la visite de 1702, il est expressément enjoint au bibliothécaire « qu'il preste aux regens sous leur récépissé les livres dont ils auront besoin à la charge pour eux de les rapporter le matin du jour de bibliothèque sauf à les reprendre le soir »¹⁵, instruction qui semble répondre à une note en marge d'un projet de règlement concernant le prêt des « livres d'usage » aux membres du collège. Malheureusement, en l'état des sources et des recherches sur les fonds eux-mêmes, il n'est pas encore possible de préciser ce que recouvre ici cette notion de « livres d'usage ».

Si, contrairement aux collèges jésuites¹⁶ ou oratoriens¹⁷, le collège Mazarin ne semble pas avoir eu, du fait sans doute de leur faible nombre, de bibliothèque propre aux pensionnaires, ceux-ci étaient néanmoins autorisés à conserver dans leur chambre ou dans leur pupitre, quelques livres. Les projets de règlement prévoyaient cependant que les pensionnaires « étaient obligés de donner à M. le Grand Maistre ou à M. le sous-principal un catalogue de leurs livres... [et] ne pouvaient ny les vendre ny en acheter de nouveaux sans leur en avoir parlé »¹⁸, à charge pour les officiers du collège de faire « exactement et souvent la visite des chambres des pensionnaires pendant le jour pour voir s'ils n'ont point de mauvais livres »¹⁹. Ces dispositions n'évitaient cependant, ni que les pensionnaires « pour fournir à leur sensualité [...] vendent leurs livres et ceux de leurs camarades »²⁰, ni que certains ne conservent par-devers eux des livres

13. Voir notamment *ibid.*, f° 56 v° et f° 178.

14. *Ibid.*, f° 56 v°.

15. *Ibid.*, f° 58 v°.

16. Voir notamment pour le cas du collège Louis-le-Grand: G. Dupont-Ferrier, *La vie quotidienne d'un collège parisien pendant plus de 350 ans: du collège de Clermont au collège Louis-Le-Grand*, Paris, De Boccard, 1921-1925, 3 vol. [principalement t. 1, p. 122-193] ; A. Tuilier, « Les origines du collège Louis-le-Grand et de ses bibliothèques. 3. Les bibliothèques du collège », dans *Mélanges de la bibliothèque de la Sorbonne*, t. 6 (1985), p. 21-45.

17. Voir notamment O. Paradis, « La vie scolaire à l'École militaire d'Effiat », dans *Le collège de Riom et l'enseignement oratorien en France au XVIII^e siècle*, Paris, CNRS éd./Oxford, Voltaire Fondation, 1993, p. 45-72.

18. BnF. n. a. fr., Ms. Joly de Fleury 1711, f° 258.

19. *Ibid.*, f° 31.

20. *Ibid.*, f° 37.

interdits, comme ce pensionnaire, convaincu d'avoir commis avec un de ses condisciples « les plus grandes infamies », qui vit son cas aggravé lorsqu'on fit « descendre une personne dans les lieux pour y trouver les mauvais livres que cet infâme y avait jetés »²¹. En ce qui concerne leur possible utilisation de la bibliothèque elle-même, nous ne disposons que de deux indices ténus, se répondant l'un l'autre aux deux extrémités du XVIII^e siècle. Dans sa description du collège des Quatre-Nations²², Louis-Sébastien Mercier, lui-même ancien élève du collège, dit qu'« on donne à lire Lucrèce tant qu'on veut; on prête volontiers Rabelais ; mais qui demanderait l'Emile de Rousseau, ou les œuvres de Boulanger, seroit fort mal reçu par le bibliothécaire, docteur de Sorbonne » et surtout, rapporte que « souvent quelques écoliers s'échappent de leurs classes, laissent là Tite-Live & Térence, pour venir lire Montaigne ou Molière », avant qu'on ne « les arrache à tous les livres modernes & les renvoie impitoyablement écouter les sottises de leur régent ». Ce récit présentant des élèves libres d'entrer dans la bibliothèque, de demander des ouvrages et de les consulter sans que le bibliothécaire s'en émeuve fait écho, d'une part, à un mémoire de la fin du XVII^e siècle sur la délicate question des accès à la bibliothèque, où il est dit que « les écoliers de philosophes [...] profitant de ce que la porte du costé de l'appartement du bibliothécaire est souvent ouverte pour sa commodité ou celle des serviteurs de bibliothèque, ou de la facilité qu'ils ont de la faire ouvrir passent souvent au travers de la bibliothèque et sortent par la porte qui donne sur l'escalier de la 1^{re} cour »²³ et, d'autre part, aux critiques concernant les valets de bibliothèques qui prêtent « de mechants livres aux escoliers »²⁴.

Enfin, n'oublions pas que, conformément aux recommandations de Gabriel Naudé pour qui « il n'y avoit aucun moyen plus honneste et asseuré pour s'acquérir une grande renommee parmy les peuples que de dresser de belles et magnifiques bibliothèques pour puis apres les vouer et consacrer a l'usage du public »²⁵, Mazarin avait dès 1643 ouvert sa bibliothèque un jour par semaine – le jeudi – au public érudit et que cette disposition survécut à la mort de Naudé, comme à celle de Mazarin, puisque le cardinal, dans ses dispositions testamentaires, exprimait la volonté « que ladite Bibliothèque soit ouverte à tous les gens de Lettres deux fois par chacune semaine, le lundy et le jeudy ». Rien n'empêchait donc les externes les plus avancés en âge, notamment ceux de la classe de philosophie, de

21. *Ibid.*, f° 259.

22. L.-S. Mercier, *Tableau de Paris*, nouv. éd. corrigée et augm., Amsterdam, s.n., 1783, Tome V, chap. CCCCV, p. 146-148.

23. Archives de la Mazarine, pièce 2.

24. BnF. n. a. fr., Ms. Joly de Fleury 1711, f° 63.

25. G. Naudé, *Advis pour dresser une bibliothèque*, 2^e éd., Paris, Rolet le Duc, 1644, p. 12.

fréquenter la bibliothèque les jours d'ouverture au public et de se mêler à ces « *studiosi* » qui, si l'on en croit le Danois Holberg, attendaient en 1714 l'ouverture des portes de la bibliothèque pour demander le *Dictionnaire* de Bayle²⁶. Les étudiants, comme en témoigne notamment le rapport d'inspection de la bibliothèque de Saint-Victor, rédigé en 1684 par Denis Talon et Chrétien-François de Lamoignon²⁷, fréquentaient en effet les bibliothèques parisiennes, pour peu qu'elles soient publiques. Or, sur ce point la bibliothèque du collège Mazarin se distinguait, non seulement des autres bibliothèques de collèges, mais bien aussi des autres bibliothèques de la capitale. Ainsi, sur les dix-neuf bibliothèques parisiennes que décrit, en 1721, le Suédois Georges Wallin²⁸, seules trois, outre la Mazarine, sont publiques : celle de l'abbaye Saint-Victor, ouverte les lundi, mercredi et samedi, depuis 1654 ; la bibliothèque Riparfond ou bibliothèque de l'Ordre des avocats, depuis 1708, et la Caroline ou Bibliothèque des Prêtres de la Doctrine chrétienne, ouverte les mardi et vendredi depuis 1718. Jusqu'à la fin du siècle, et même si certaines bibliothèques telles celle de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et celle de MM. de Sainte-Geneviève-du-Mont étaient publiques de fait, quatre autres bibliothèques seulement s'ajoutèrent à cette liste : la Bibliothèque royale en 1724, celle de la Faculté de Médecine en 1746, celle de la Ville de Paris en 1763 et enfin celle de l'Université en 1770.

La bibliothèque au milieu du siècle

Le Vau, architecte choisi par les exécuteurs testamentaires de Mazarin pour « bastir le collège proche la porte de Nesle, vis-à-vis le Louvre » selon un axe sud-est en suivant les anciens fossés, structura l'espace autour de deux cours : l'une, dite « grande cour », vaste espace rectangulaire bordé à gauche par un pavillon puis par les vestiges de l'ancien mur d'enceinte et à droite par un long corps de logis où se trouvaient les salles de cours, la salle à manger et à l'étage les chambres ; l'autre, agrémentée de jardins, réservée aux communs (cuisines, lingerie, écuries, logement des domestiques et de certains professeurs ...)²⁹. Mais la construction du collège Mazarin fut aussi

26. Ludvig Holbergs *tre Levnedsbreve* 1728-1743, Copenhague, Gad, 1965, p. 100.

27. A. Masson, « Une inspection de la bibliothèque de Saint-Victor à Paris au XVIII^e siècle », dans *Actes du 94^e congrès des Sociétés savantes, Pau, 1969. Section d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, Éd. du C.I.H.S., 1971, t. 2, p. 157-165.

28. G. Wallin, *Lutetia Parisiorum erudita*, Nuremberg, s.n., 1722, chap. 6. Sur ce texte, voir « Les bibliothèques de Paris en 1721-1722, décrites par le Suédois Georges Wallin », dans *Bull. de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 1918, p. 60-70.

29. Cette cour a été amputée, à la Révolution, de ses jardins au profit de l'Hôtel des Monnaies.

pour Le Vau l'occasion de parachever la construction de l'aile méridionale du Louvre, qu'il terminait alors³⁰, en lui donnant un contrepont sur la rive gauche sous la forme d'une place publique au centre de laquelle s'éleva la chapelle du collège servant de mausolée au cardinal, encadrée de part et d'autre par des ailes en quart de cercle aboutissant à deux gros pavillons sur le quai, la liaison entre ces constructions et les bâtiments du collège proprement dit créant une première cour ou cour d'honneur. Dans cette organisation, où placer la bibliothèque ? La logique et les préceptes du temps³¹ auraient voulu qu'elle trouve sa place dans la « grande cour », dans une galerie située à l'étage, dont les dimensions correspondent à celle de la bibliothèque d'origine dessinée par Pierre Le Muet pour l'hôtel Mazarin de la rue de Richelieu, puisque, selon les termes de la fondation, le cardinal léguait au collège non seulement les livres mais aussi les boiseries et le mobilier de sa bibliothèque. Or Le Vau, malgré des réticences et au prix de quelques aménagements, prit finalement le parti d'installer celle-ci dans le pavillon oriental et dans l'aile en retour vers les bâtiments du collège, réussissant ainsi à traduire dans l'espace le statut particulier de la bibliothèque, à la fois publique et partie intégrante du collège.

Si, malgré des menaces de modification ou de destruction au ^{xix}^e siècle, les bâtiments du collège des Quatre-Nations semblent être parvenus intacts jusqu'à nous, en fait, la salle de lecture de la Bibliothèque Mazarine constitue paradoxalement le seul vestige intérieur quasiment intact de l'ancien collège. À condition d'en ôter par l'esprit les bustes antiques et les luminaires, et de remplacer le mobilier actuel par les tables venues de l'hôtel Mazarin et les chaises recouvertes de maroquin noir achetées en 1689 (dont la Bibliothèque Mazarine possède encore quelques exemplaires...), elle présente aujourd'hui un aspect à peu près semblable à celui que devait découvrir au ^{xviii}^e siècle le lecteur venant du collège et se tenant en haut des trois marches voulues par Le Vau au seuil de la porte monumentale surmontée des armoiries du cardinal. Les livres aux reliures de parchemin ou de veau, disposés tout autour de la galerie sur les trente-deux corps de rayonnages, divisés dans la hauteur en six tablettes d'in-folio, trois d'in-quarto et deux d'in-douze, chacune garnie de basane et munie de bandes de « petite serge, bougran ou canevas » fixées au bord par des clous dorés « tant pour conserver les livres de la poudre que pour donner une grace nonpareille a tout le lieu »³² ; l'avancée des rayonnages les plus bas pour former un pupitre ; les colonnes de bois cannelées,

30. Aile profondément modifiée par la construction de la colonnade.

31. Sur l'architecture des bibliothèques au ^{xvi}^e siècle, voir notamment C. Joly, « Bâtiments, mobilier, décors », dans *Histoire des bibliothèques françaises. Les bibliothèques sous l'Ancien Régime, 1530-1789*, o. c.

32. G. Naudé, *Advis pour dresser une bibliothèque*, o. c.

surmontées de chapiteaux corinthiens, supportant le balcon à la face inférieure sculptée de faisceaux de licteurs entrecroisés et d'étoiles, empruntés aux armes de Mazarin... tout cela est encore en place. Seules manquent aujourd'hui les grilles protégeant les rayonnages les plus bas (remplacés lors de la restauration de la salle de lecture dans les années 1970 par une simple barre métallique), et surtout la voûte qui constituait alors la partie supérieure de la galerie et partait du balcon, au rôle purement décoratif. En effet, la bibliothèque du collège étant moins haute (7 m 58 au lieu de 10) que celle de l'hôtel Mazarin, Le Vau avait été contraint de supprimer les rayonnages qui garnissaient le balcon dans la bibliothèque originelle, pour pouvoir en faire partir la voûte ; mais en 1739, celle-ci menaçait ruine et on décida de la remplacer par un plafond plat, maintenu à la charpente par des tirants en fer, ce qui permit de rétablir les rayonnages du balcon et de donner à la bibliothèque son aspect actuel.

À l'extrémité de la galerie longeant le quai, donnant sur l'escalier de la première cour, se trouvait un cabinet d'une hauteur moindre que la bibliothèque dont il était séparé par une porte fermant à clef, garni d'armoires et de tablettes « pour y resserer des livres qu'on a jugé ne devoir pas estre meslez et confondus avec les autres [...], les livres precieux, les manuscrits et les livres heretiques et defendus »³³ ; le bibliothécaire y recevait aussi « les personnes les plus distinguées et les plus considérables pour leur naissance et pour leurs employs [qui] viennent quelque fois veoir les bibliotheques rares comme celle du college Mazarin »³⁴ et, sans doute, les visiteurs étrangers comme Ludvig Holberg en 1714-1715, Georges Wallin en 1721 ou André Laméy en 1751, qui nous ont laissé une description de la bibliothèque au xviii^e siècle³⁵.

La bibliothèque, comme prévu dans les dispositions testamentaires de Mazarin, confirmées on l'a vu par les lettres patentes de 1688, est administrée par le bibliothécaire, « nommé par la Maison et Société de Sorbonne, et choisi, autant qu'il se pourra, du nombre des docteurs de la Maison »³⁶, qui reçoit pour cela, en plus du logement et de la nourriture, un traitement annuel de mille cent livres. Second officier du collège après le Grand Maître, le bibliothécaire est inamovible et a « nomination d'un sous-bibliothécaire et de deux serviteurs qui n'auront d'autre soin que celui de la bibliothèque, lesquels il pourra destituer lors qu'il le jugera bon »³⁷. Bien

33. Archives de la Mazarine, pièce 2.

34. *Ibid.*

35. Cette pièce est aujourd'hui la salle des catalogues de la bibliothèque.

36. Lettres patentes, art. XXI.

37. *Ibid.*, art. XXII.

que disposant également en théorie d'un valet pour son service personnel³⁸, il est, durant tout le XVIII^e siècle, accusé d'utiliser pour son usage propre les services des garçons de bibliothèque³⁹, ou d'un des « balayeurs » du collège, ces étudiants pauvres autorisés à suivre leurs études contre un service de balayage de la classe et de coursier pour les professeurs⁴⁰. Son appartement est « situé au meme corps de logis et en parallel a celuy de M^r le G. m^e dont l'escalier pour y monter est a main gauche en entrant dans la grande cour [...], distribué en cinq pieces scavoir une antichambre, une petite chambre a feu, une grande salle de compagnie aussy a cheminée dont les vues sont sur la grande cour, les deux autres pieces sont encore une chambre a feu et un petit reduit ayant vüe sur la premiere cour d'entree »⁴¹, tandis que celui du sous-bibliothécaire, dans le pavillon oriental, au-dessus de l'entrée de la bibliothèque, est « distribué en quatre pieces a scavoir d'une antichambre, en suite une salle a cheminee avec des armoires a cote, un cabinet a cote en entrant a droite aussy a cheminee ayant vüe sur la petite cour au derrier de l'escalier et attenant est une maniere de garde robbe »⁴².

Le premier bibliothécaire du collège, Louis Picques, distingué orientaliste, démissionna en 1695, « désirant s'adonner entièrement à l'étude », et se retira en Sorbonne « pour y vivre plus en repos et pour jouir plus librement de [ses] amys, la vie de collège parmy des écoliers ne [lui] accomodant pas »⁴³ ; il avait nommé pour sous-bibliothécaire Antoine Baillet, frère du biographe de Descartes, puis Pierre de Francastel, qu'il dénonça à Louis XIV comme janséniste mais qui conserva son poste jusqu'à sa mort en 1733⁴⁴. Son successeur, Pierre Couleau, auteur d'un petit opusculé, *De librorum et scientiarum optimo usu, paraenetica oratio ad literatos, ut publicam Mazarinaeam bibliothecam frequentius invisant...*, ne semble pas avoir été un administrateur très sérieux, accusé d'être « tres souvent a sa maison de campagne et de laisser la bibliothèque a la discretion de valetz souvent tres mal choisis », « très mauvais » ou « dereglez » qui prêtent « de mechants livres aux escholiers »⁴⁵, voire

38. BnF. n. a. fr., Ms. Joly de Fleury 1712, f° 60.

39. BnF. n. a. fr., Ms. Joly de Fleury 1711, f°^{fos} 56 v° et 63.

40. BnF. n. a. fr., Ms. Joly de Fleury 1712, f° 70 v°.

41. *Ibid.*, f° 51 v°. Cet appartement occupait approximativement ce qui est aujourd'hui le premier quart de la salle de lecture de la bibliothèque de l'Institut de France.

42. *Ibid.*, f° 56 v°.

43. Lettre du 7 juin 1695 à Job Ludolf, Bibliothèque de Francfort-sur-le-Main, citée par F. Richard, « Un érudit à la recherche de textes religieux venus d'Orient, le docteur Louis Picques, 1637-1699 » dans *Les pères de l'Église au xvi^e siècle*, Paris, IRHT/Éd. du Cerf, 1993, p. 253-277.

44. *Correspondance de Bossuet*, Paris, Hachette, 1923, t. 14, p. 267, note.

45. BnF. n. a. fr., Ms. Joly de Fleury 1711, f°^{fos} 37 et 63.

volent ceux de la bibliothèque⁴⁶, au nombre desquels on ne doit sans doute pas compter Antoine Lancelot, le célèbre érudit, garçon de bibliothèque de 1698 à 1701⁴⁷. Quant à Jean-Baptiste Quinot (ou Quinault), bibliothécaire de 1708 à 1722, il ne semble pas avoir laissé beaucoup de traces, exception faite du portrait d'homme érudit et agréable qu'en donne Daniel Maichel⁴⁸.

Tout autre est la figure de son successeur Pierre Desmarais. Si la vie de celui qui, nommé bibliothécaire en 1722, deux ans à peine après avoir été reçu maître en théologie⁴⁹, et mort au collège le 23 février 1760, en faisant de la bibliothèque la légataire universelle de son – maigre – héritage (2 400 livres), nous reste encore peu connue, il n'en va pas de même de son œuvre qui, autant que sa longévité au poste de bibliothécaire, a durablement marqué la bibliothèque Mazarine. Promoteur d'un ingénieux projet de catalogue collectif des bibliothèques parisiennes, Desmarais, sans doute secondé par le très efficace Marc-Antoine de La Forge, sous-bibliothécaire de 1733 à 1767, se consacra en effet après l'échec de ce projet à la refonte du seul catalogue de la bibliothèque Mazarine qu'il estimait peu satisfaisant (ledit catalogue était alors constitué d'un exemplaire interfolié de celui de la Bodléienne d'Oxford sur lequel avaient été ajoutées les cotes de la Mazarine). Procédant à une réforme de fond, il substitua au système de cote jusque là en usage un système attribuant à chaque format une séquence numérique, subdivisée elle-même selon les différentes « classes » méthodiques. Puis il entreprit la rédaction du catalogue en relevant au dos de cartes à jouer les références exactes de tous les ouvrages de la Bibliothèque Mazarine, constituant là, en quarante à cinquante mille cartes, le premier catalogue sur « fiches » de la Bibliothèque Mazarine (et l'un des premiers au monde). Enfin, à partir de cet instrument unique, il rédigea d'abord un catalogue méthodique des volumes d'histoire avant de s'attaquer à un monumental catalogue alphabétique des auteurs en trente-huit volumes, complété d'un répertoire méthodique en huit volumes, qui ont constitué le catalogue usuel de la bibliothèque jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Pour Naudé, la bibliothèque publique idéale devait être « ouverte pour tout le monde sans excepter âme vivante depuis les huit heures du matin

46. « Il y en a beaucoup de pris [...]. On dit que des livres rares qui y étaient ne s'y trouvent plus », BnF. n. a. fr., Ms. Joly de Fleury 1711, f° 63.

47. P. Gasnault, « Antoine Lancelot et la bibliothèque Mazarine », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 146 (1988), p. 383-384.

48. D. Maichel, *Introductio ad historiam literariam de praecipuis bibliothecis parisiensibus locupletata annotationibus atque methodo*, Cambridge, C. Crownfeld, 1721, p. 75-76.

49. Le 19 septembre 1720, cf. *Nomina et ordo magistrorum sacrae facultatis theologiae parisiensis*, Paris, 1723, p. 44.

jusques a unze et depuis deux jusques a cinq du soir [...] et le bibliothécaire avec ses serviteurs [être] obligez de donner aux estudians tous les livres qu'ils pourront demander en telle langue ou science que ce soit, et de les reprendre et les remettre à leurs places quand ils en auront fait »⁵⁰. Le fonctionnement, tel que le fixaient les lettres patentes, répondait point par point à ce programme puisque, « depuis la Saint-Martin d'hiver [le 11 novembre] jusqu'au jour de la feste de la nativite de la Sainte Vierge [8 septembre] »⁵¹, la bibliothèque était « ouverte le lundy et le jeudy, depuis huit heures du matin jusques à dix heures et demie, et depuis deux heures après midy jusques à quatre en hyver, et jusques à cinq en esté »⁵² et que le bibliothécaire, le sous-bibliothécaire et les deux serviteurs étaient « tenus de se trouver dans la Bibliothèque aux jours et heures cy-dessus marquez, pour donner les livres qui seront demandez, et pour veiller qu'ils soient gastez ou emportez »⁵³. Le budget de la bibliothèque était constitué, hors traitements du bibliothécaire, du sous-bibliothécaire et des garçons de bibliothèque, d'une somme de 1 000 livres allouée annuellement par le collège pour l'achat de nouveaux livres⁵⁴, à laquelle s'ajoutaient les intérêts du produit de la « vente » à la bibliothèque royale des manuscrits de Mazarin, 17 248 livres placées en rente de l'Hôtel de Ville, qui rapportaient 433 livres en 1760⁵⁵. Ce budget annuel d'environ 1 500 livres place, là encore, la bibliothèque du collège Mazarin en position d'exception dans le paysage des bibliothèques parisiennes puisque pour leurs acquisitions la bibliothèque Sainte-Geneviève ou la bibliothèque de l'Université disposaient chacune d'environ 1000 livres et que la bibliothèque du collège de Sorbonne n'en avait que 500. En revanche, la bibliothèque du collège Mazarin ne semble pas avoir bénéficié de dons importants. Malgré les attaques de Gibert contre Desmarais, insinuant que « si l'on examine bien quels sont les livres qu'il a achetés depuis qu'il est en place avec l'argent que le college lui donne tous les ans pour cet usage, l'on decouvriroit vraisemblablement qu'il s'acquitte mal de ce devoir essentiel »⁵⁶, il semble que les bibliothécaires aient fait bon usage des crédits alloués puisque le nombre d'ouvrages passa d'environ trente mille

50. G. Naudé, *Jugement de tout ce qui a esté imprimé contre le cardinal Mazarin depuis le 1^{er} janvier jusques a la declaration du 1^{er} avril 1649, s.l., s.n.*, p. 242.

51. BnF. n. a. fr., Ms. Joly de Fleury 1711, ^{fos} 56 et 178 v^o.

52. Lettres patentes, art. XXIV.

53. *Ibid.*, art. XXV.

54. *Ibid.*, art. XXVII.

55. Voir A. Franklin, *Recherches historiques sur le collège des Quatre-Nations*, Paris, Aubry, 1862, p. 123.

56. Mémoire de Gibert, professeur au collège, BnF. n. a. fr., Ms. Joly de Fleury 1712, f^o 93.

lors de l'ouverture de la bibliothèque en 1691 à près de soixante mille un siècle plus tard, soit un accroissement moyen de trois cents volumes par an.

Les sciences dans les fonds de la bibliothèque

Pour avoir une idée de l'importance matérielle de cette collection, il faut avoir à l'esprit qu'une bibliothèque privée parisienne comptait, en moyenne, au milieu du XVIII^e siècle, un millier de volumes⁵⁷ et que, exception faite de la Bibliothèque du Roi, aucune bibliothèque, en France, ne possédait plus d'ouvrages. Certes d'autres bibliothèques « publiques » parisiennes telles Saint-Victor, Saint-Germain-des-Prés ou Sainte-Geneviève, avaient des collections presque aussi importantes, mais, à l'exception de Louis-le-Grand (qui, à la veille de l'expulsion de 1764, devait posséder approximativement 50 000 ouvrages), de la Sorbonne (qui en avait environ 30 000), ou, à l'autre extrême, des vingt-huit petits collèges supprimés dans les années 1760 (qui, ensemble, n'en fournirent qu'environ 3 000), les autres collèges parisiens ne comptaient en moyenne qu'entre trois mille et quatre mille ouvrages : 4 393 volumes imprimés pour le collège de Navarre en 1741 ; 2 556 pour le collège d'Harcourt vers 1730 ou 2 629 pour le collège du cardinal Lemoine en 1784⁵⁸. D. Julia⁵⁹ donne d'ailleurs des chiffres comparables pour les bibliothèques des collèges jésuites de La Flèche (4 869 volumes en 1777), Rennes (4 486 en 1762), Béthune (4 478) ou Saintes (2 511), et celles des collèges oratoriens de Montbrison (de 2 000 à 3 000 volumes) ou Riom (entre 4 000 et 5 000). Enfin, les bibliothèques d'universités n'étaient guères plus étoffées : à sa création la bibliothèque de l'Université de Paris offrait exactement 19 869 volumes, chiffre assez semblable à ceux de la bibliothèque de l'Université de Caen (13 000 volumes en 1786) ou de la bibliothèque de l'Université de Douai (25 000 volumes en 1789)⁶⁰...

Naudé se demandait dans son *Advis* « s'il est à propos de faire un grand amas de livres, & rendre une bibliothèque célèbre, sinon par la qualité, au moins par la nompareille & prodigieuse quantité de ses

57. Voir M. Marion, *Recherches sur Les bibliothèques privées à Paris au milieu du XVIII^e siècle*, Paris, Bibliothèque nationale, 1978, p. 118.

58. Voir J. Artier, « Les bibliothèques des universités et de leurs collèges », dans *Histoire des bibliothèques françaises. Les bibliothèques sous l'Ancien Régime, 1530-1789*, o. c.

59. D. Julia, « Entre sacré et savoir, l'Oratoire au XVIII^e siècle », dans *Le collège de Riom et l'enseignement oratorien en France au XVIII^e siècle*, Paris, CNRS éd./Oxford, Voltaire Foundation, 1993, p. 284.

60. Voir J. Artier, « Aux origines de la bibliothèque de la Sorbonne : la création de la bibliothèque de l'Université de Paris, 1689-1770 », dans *Mélanges de la bibliothèque de la Sorbonne*, 11, p. 51.

volumes », avant de répondre « qu'une bibliothèque dressée pour l'usage du public doit estre universelle, & qu'elle ne peut pas estre telle si elle ne contient tous les principaux auteurs qui ont escrit sur la grande diversité des sujets particuliers ». Mieux que la froideur des inventaires, le frontispice de l'ouvrage de P. Couleau, présentant un groupe de figures allégoriques dans le cadre d'une bibliothèque, rend compte de cette diversité et du caractère « encyclopédique » des collections de la Mazarine au XVIII^e siècle. La gravure représente explicitement la bibliothèque: le graveur, Thomassin, a en effet pris soin, non seulement de représenter des rayonnages entre des colonnes cannelées semblables à celles de la Mazarine, mais aussi de placer en fond, visible par une ouverture, un fronton portant les armes du cardinal, tout à fait semblable à celui de la chapelle visible depuis la bibliothèque. Quant au groupe censé figurer les richesses du fonds, il se compose de six figures allégoriques accouplées : au centre, marquant la place prééminente qui est la leur dans la bibliothèque, les ouvrages religieux, tant orthodoxes qu'hétérodoxes, sont représentés par Moïse, foulant aux pieds un homme aux yeux bandés et au bas du corps reptilien, et la Foi, aux pieds de laquelle dort un agneau ; à leur gauche, une figure féminine ailée, écrivant dans un livre soutenu par le Temps, et un homme mûr, couronné de laurier, tenant une lyre et aux pieds duquel se trouvent un ouvrage musical, une trompette et un masque, marquent la place occupée à la Mazarine par l'histoire, la littérature et les arts ; enfin, symétriquement, une femme tenant une ancre marine, le pied sur un coffre, et un homme tenant d'une main un livre et de l'autre un rouleau couvert de chiffres, séparés par un globe devant lequel est placé un caducée, rappellent que la bibliothèque du collègue Mazarin est aussi une bibliothèque scientifique.

Ce caractère scientifique ne date pas du rattachement de la bibliothèque au collège. Naudé, ami de Guy Patin et médecin lui-même, érudit en relation avec Gassendi ou Peiresc, par ailleurs possesseur d'une bibliothèque personnelle de près de huit mille ouvrages, essentiellement de médecine ou de philosophie, n'avait pas négligé les sciences dans ses choix pour la bibliothèque du cardinal. L'absence de catalogues pour cette époque ne nous permet malheureusement pas d'aller au-delà d'approximations prudentes ou de comparaisons partielles, en dépit des affirmations de Naudé sur les « trois mil cinq cens volumes qui sont purem^t & absolument de mathématique⁶¹ » ou « les plus grands amas de volumes en medecine [qui] n'estoient rien au prix de ce qu'[il] avoit assemblé en cette

61. *Advis aux seigneurs de Parlement sur la vente de la bibliothèque de M^r le cardinal Mazarin*, copie ms., archives de la Mazarine, pièce 1.

faculté »⁶². En revanche, l'inventaire méthodique dressé par Desmarais permet de préciser la part relative des différents domaines (ou du moins ce que Desmarais a considéré comme tel) pour la première moitié du XVIII^e siècle⁶³. Si on laisse de côté comme comportant des ouvrages à caractère scientifique sans pour autant en être exclusivement composées, d'une part les sections Philosophie et Métaphysique, d'autre part la section Géographie, et que l'on ne retient que les grandes classifications de Physique, Histoire naturelle, Médecine et Mathématiques, les sciences représentent environ cinq mille volumes, soit dix pour cent de l'ensemble des collections de la Bibliothèque Mazarine. Cette proportion est comparable à celle observée par L. Desgraves pour le collège jésuite de La Flèche⁶⁴ et légèrement supérieure à celle constatée pour la bibliothèque de l'Université de Paris lors de sa création⁶⁵.

Si pour Desmarais, la Physique (environ deux cent cinquante volumes) et l'Histoire naturelle (sept cents volumes), du fait de leur « faible » importance, constituent chacune une division à part entière, les deux autres sections sont, elles, subdivisées en plusieurs parties. Ainsi, la Médecine, particulièrement riche du fait des goûts de Naudé (et de l'achat par Mazarin de la bibliothèque personnelle de celui-ci), comprend notamment les rubriques *Medicinæ tractatus Isagogici*, *Medici veteres et recentiores*, *Tractatus medici singulares*, *Chirurgia*, *Pharmacia*, *Chymia*. Desmarais avait raison d'affirmer « qu'on ne rencontre nulle part plus nombreux et mieux choisis »⁶⁶ les ouvrages de médecine, puisqu'ils représentent un total d'environ deux mille cinq cents volumes (soit, rappelons-le pour donner un ordre de grandeur, autant que la totalité de la bibliothèque du collège d'Harcourt à la même époque !).

Les ouvrages de mathématiques étaient eux répartis en douze subdivisions, soit, dans l'ordre : *Mathematicorum opera* ou *Opera mathematica* (quatre-vingt-cinq), *Arithmetica* (quatre-vingt-un), *Algebra* (douze), *Geometria* (cent soixante-quatre), *Astronomia* (deux cent soixante-quatre), *Hydrographia* (trente), *Astrologia* (quatre-vingt-six), *Artes divinatrices* (cent vingt-deux), *Optica* (trente-trois), *Musica* (soixante), *Mechanica* (trente-quatre) et *Artes* (trois cent soixante-douze). Au total mille trois cent quarante-trois ouvrages, soit dix fois plus qu'au

62. *Ibid.*

63. L'inventaire méthodique, contrairement au catalogue alphabétique, n'a pas fait l'objet de mises à jour après la mort de Desmarais en 1760.

64. L. Desgraves, « La bibliothèque du collège de La Flèche », dans *Les bibliothèques au XVIII^e siècle*, Bordeaux, Société des bibliophiles de Guyenne, Paris, Aubry, 1989, p. 78.

65. Voir J. Artier, « Aux origines... », *op. cit.*, p. 55.

66. P. Desmarais, *Préface du catalogue de la Bibliothèque Mazarine, rédigé en 1751*, publ. par A. Franklin, 1867, p. 85 (texte latin) et 32 (trad. française).

collège de La Flèche, deux fois plus que dans la bibliothèque de l'Université de Paris lors de sa création. Mais cette richesse correspond-elle au xviii^e siècle à un fonds « actif » ou à l'image figée à la fin du xvii^e siècle (c'est-à-dire, grossièrement au moment du rattachement au collège) de la collection accumulée par Naudé, contemporain de Descartes et Fermat, et La Poterie, contemporain, lui, de Huygens et Viviani ? L'examen des dates d'édition semble accréditer la première hypothèse : 37 % d'ouvrages imprimés au xvi^e siècle, 52 % au xvii^e siècle et seulement 10 % au xviii^e. On compte même sept incunables ! En fait, la réalité est plus complexe : dans son catalogue, Desmarais a en effet classé les « journaux et gazettes » (auxquels la bibliothèque consacrait, au début des années 1770, 501 livres soit un tiers de son budget⁶⁷) à la fin de la section Histoire, avec les catalogues de libraires et de bibliothèques⁶⁸ ; on y trouve le « *Journal des savans* depuis 1665 jusqu'à 1758 inclus » (84 vol.), les « *Acta eruditorum Lipsae publica ab anno 1682 usque ad 1756* » (74 vol.), l'« *Histoire de l'académie royale des sciences* depuis 1669 ... jusqu'en 1759 » (57 vol.), les « *Transactions philosophiques* depuis 1665 jusqu'en 1759 » (72 vol.), les « *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux arts appelez mémoires de Trévoux* depuis janvier 1701 jusqu'en 1758 inclusivement » (235 vol.), les « *Nouvelles de la république des lettres...* » (55 vol.), etc. Presque toutes les grandes publications scientifiques européennes du xviii^e sont donc présentes. Les lieux d'édition dessinent un paysage éditorial conforme à celui tracé naguère par H.-J. Martin⁶⁹ : un xvi^e siècle dominé par la production italienne, notamment les éditions et commentaires de textes classiques, avec, à la fin du siècle, un déplacement de la production vers le nord, Pays-Bas et Allemagne, et un xvii^e siècle plus français, plus parisien même, avec quelques éditions anglaises ; les ouvrages étrangers représentent 54 % et les éditions parisiennes 34 % de l'ensemble (78 % de la production française). Enfin, si, sans surprise, le latin domine, c'est avec « seulement » 54 % des éditions ; le français (29 %), l'italien (14 %), l'anglais (1,5 %) et l'espagnol (1,2 %) complétant l'éventail des langues.

En l'absence d'une étude synthétique sur la production des ouvrages scientifiques à l'époque moderne et, surtout, sur leur réception et leur utilisation, il est difficile de déterminer si le fonds scientifique de la

67. Archives de la Mazarine, pièce 5.

68. Sur la question du classement des périodiques dans les bibliothèques au xviii^e siècle, cf. J.-P. Vittu, « La formation d'une institution scientifique : le *Journal des savants* de 1665 à 1714 », *Journal des savants*, 2002.

69. H.-J. Martin, *Livre, pouvoir et société à Paris au xvii^e siècle, 1598-1708*, Genève, Droz, 1969 ; cf. en particulier t. 1, chapitre V, « Les classiques de la philosophie et des sciences : de l'aristotélisme au mécanisme » et t. 2, chapitre IV, « Les ouvrages scientifiques ».

bibliothèque du collège Mazarin pouvait répondre aux attentes des savants des Lumières. Pour essayer d'apporter des éléments de réponse, nous ne pouvons que chercher des points de comparaison dans les catalogues des bibliothèques du temps, en gardant à l'esprit les réserves formulées par le P. de Dainville en 1949 à propos des bibliothèques jésuites, mais qui ont un caractère plus général: « Tandis que l'inventaire d'une bibliothèque privée éclaire le plus souvent la pensée de celui qui l'a constituée, les catalogues de bibliothèques de nos anciens collèges [...] sont la somme d'ouvrages, dont le rassemblement est l'œuvre d'un siècle et demi ou de deux siècles. C'est assez dire si les conclusions qu'on en peut tirer sur l'activité intellectuelle d'un établissement ou pour la solution de nombreux problèmes d'influence littéraire, philosophique, scientifique, demandent à être nuancées et prudentes »⁷⁰.

Il se trouve que nous connaissons le contenu de la bibliothèque d'un mathématicien et astronome contemporain de D'Alembert – Louis-Nicolas de La Caille, né le 15 mars 1713 –, de surcroît professeur de mathématique au collège Mazarin jusqu'à sa mort. L'ironie de l'histoire fit que son prédécesseur, Caron, professeur de D'Alembert destitué en 1740, fut également son successeur en 1760, avant d'être définitivement écarté, ses méthodes d'enseignement apparaissant par trop obsolètes⁷¹. Mathématicien, La Caille est surtout connu comme astronome: chargé de vérifier en 1739-1740, à la demande de Cassini, les calculs de la méridienne de Paris, il prit en 1743 la direction des Éphémérides des mouvements célestes et fut chargé, en 1750, d'une mission d'observation du ciel austral au cap de Bonne-Espérance qui lui permit de recenser dix mille cent cinq étoiles et d'observer, à l'île de France, l'éclipse du soleil du 3 mai 1753. Mort le 21 mars 1760 au collège Mazarin, il fut enterré dans la chapelle et sa bibliothèque fut vendue aux enchères au collège du 12 au 20 juillet 1762. Le catalogue de cette vente⁷², détaille huit cent cinquante quatre articles: livres imprimés mais aussi manuscrits, cartes et instruments de mathématique ou d'astronomie. Bien entendu, les ouvrages d'astronomie sont les plus nombreux, à côté des ouvrages de physique et de mathématique ou des récits de voyage.

Si la part des ouvrages du xvii^e siècle est quasiment la même que dans les collections de bibliothèque du collège Mazarin, la part respective des ouvrages des xvi^e et xviii^e siècles est inversée: un tiers des ouvrages possédés par l'abbé de La Caille a été publié au xviii^e siècle et le reste au

70. F. de Dainville, *L'Éducation des jésuites, xvi^e-xviii^e siècles*, Paris, Éd. de Minuit, 1978, p. 292-293.

71. Voir BnF. n. a. fr., Ms. Joly de Fleury 1712, ^{fos} 164 sqq.

72. *Catalogue des livres de feu Monsieur l'abbé de la Caille, de l'Académie royale des sciences, de celles de Pétersbourg, de Berlin & de Stockholm; des sociétés royales de Londres & de Gottingue, de l'Institut de Bologne; professeur de mathématiques au Collège Mazarin*, Paris, V^{ve} Damonville, Musier fils, 1762.

xvi^e siècle. Cela peut assez facilement s'expliquer s'agissant d'une bibliothèque privée: les ouvrages du xvi^e siècle, souvent des éditions de textes classiques qui n'ont pas fait l'objet de nouvelles éditions au xvi^e siècle, sont plus rares sur le marché et plus chers ; *a contrario*, la part des ouvrages du xviii^e siècle, meilleur marché, est encore augmentée des publications savantes, périodiques et mémoires des nombreuses académies dont La Caille est membre (Académie des sciences de Paris, Berlin, Stockholm... ; Académie de Saint-Pétersbourg, de Göttingen ; Royal Society de Londres ; Institut de Bologne ; etc.). Si certains auteurs, présents dans le catalogue La Caille, semblent totalement absents de la Mazarine au xviii^e siècle (Alimari, Arnould, Barrême, Ceva, Courcier, Fermat...), d'autres sont présents avec des titres ou des éditions que ne possède pas La Caille (Apollonius de Perga, Bacon, Bernegger, Blondel, Tycho Brahé, Boulliau, Clairaut, Clavius, Descartes, Diophante d'Alexandrie, Euclide, Galilée, Gassendi...). En fait, on constate, de manière assez prévisible, que, au-delà d'une superposition importante, les deux bibliothèques se complètent, l'une plus riche en ouvrages « récents », l'autre en ouvrages de référence, souvent plus anciens. La comparaison avec la bibliothèque d'un autre éminent membre de la « République des sciences » du xviii^e siècle, Dortous de Mairan, étudiée par D. Roche⁷³, permet d'aboutir à des conclusions voisines.

Finalement quelle image se dessine de la Bibliothèque Mazarine au xviii^e siècle ? Est-elle celle d'une bibliothèque de collège, fruit de la munificence d'un prince de l'Église, ultime avatar d'une tradition humaniste qui, de la Sorbonne à l'Ambrosienne, avait, durant trois siècles, accompagné le mouvement universitaire ? Si l'usage exact que les professeurs, et surtout les élèves, pouvaient faire de la bibliothèque continuera à nous échapper en grande partie, il se dégage pourtant l'impression que, malgré des réticences de la part des différents bibliothécaires – réticences qui trouvent un écho dans les études de leurs successeurs sur la bibliothèque –, les uns et les autres avaient bien la possibilité d'utiliser la bibliothèque, voire, pour les professeurs, d'emprunter des ouvrages, sous certaines conditions. Et même si ce droit était en pratique limité, faisons écho à Dupont-Ferrier parlant de la bibliothèque du collège Louis-le-Grand: « n'eussent-ils été feuilletés que par les professeurs du collège, les ouvrages de la bibliothèque n'en auraient pas moins rendu, indirectement, d'éminents services aux élèves »⁷⁴. La bibliothèque est-elle plutôt, comme elle aime à le rappeler, la première bibliothèque publique de France, un des

73. D. Roche, « Un savant et sa bibliothèque au xviii^e siècle: les livres de Jean-Jacques Dortous de Mairan, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie de Béziers », *Dix-huitième siècle*, 1 (1969), p. 47-88.

74. G. Dupont-Ferrier, *La vie quotidienne...*, *op. cit.*, p. 126.

points névralgiques de la République des Lettres, ou à tout le moins de la « République des livres »⁷⁵ ? Si l'utilisation de la bibliothèque par le public érudit est un fait avéré, l'étude de cette fréquentation, de la sociabilité propre à ce type d'établissement, des modes de recherche, de communication et d'utilisation des fonds reste à faire, de même que la mise en perspective de ces pratiques dans le paysage des autres institutions culturelles parisiennes.

En fait, la bibliothèque Mazarine pourrait presque apparaître comme le modèle de la bibliothèque « encyclopédique ». Le projet de l' *Encyclopédie* de « rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre ; d'en exposer le système général aux hommes [...] qui viendront après nous, afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles qui succéderont »⁷⁶ est évidemment aussi celui d'une bibliothèque dont les fonds, couvrant tous les domaines de la connaissance, et ce dans des éditions de toutes les époques et provenant de toute l'Europe, sont décrits et organisés dans un catalogue méthodique. Le constant souci des Encyclopédistes de condamner le comportement bibliomane de certains collectionneurs privés, de privilégier l'utilité et l'accessibilité, se retrouve également dans cette bibliothèque publique où l'on privilégie, depuis Naudé, le choix des éditions contre le caractère rare ou précieux des ouvrages, et où la part des sciences, notamment contemporaines, est importante. Reste malgré tout que, première bibliothèque de France au début du siècle puis seconde après la Bibliothèque du Roi, la Mazarine ne peut totalement échapper au « pari impossible » décrit par J.-M. Goulemot : « Ne rien oublier, ne rien laisser perdre tout en sachant [...] que l'on mêle le bon grain et l'ivraie, le meilleur et le pire, qu'on risque de noyer l'essentiel sous le superflu en une masse ingérable, menaçante presque tant par son nombre que par les ombres malfaisantes qui la hantent »⁷⁷. Laissons, à ce propos, le dernier mot à D'Alembert lui-même : « Un philosophe en entrant dans une bibliothèque, pourroit dire de presque tous les livres qu'il y voit, ce qu'un philosophe disoit autrefois en entrant dans une maison fort ornée, *quam multis non indigeo*, que de choses dont je n'ai que faire ! »⁷⁸

Patrick LATOUR
Paris, Bibliothèque Mazarine

75. Expression empruntée à J.-D. Mellot, « Au cœur de la vie (érudite) du livre : Emery Bigot (1626-1689) et la *Bibliotheca bigotiana* », dans *Usage des bibliothèques. Sources, travaux historiques*, n° 41-42 (1995), p. 65-78.

76. *ENCYCLOPÉDIE, Enc.*, V, 635a.

77. J.-M. Goulemot, « Bibliothèques, encyclopédisme et angoisse de la perte : l'exhaustivité ambiguë des Lumières », dans *Le pouvoir des bibliothèques : la mémoire des livres en Occident*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 288-289.

78. *BIBLIOMANIE, Enc.*, II, p 228b.



Salle de lecture de la Bibliothèque Mazarine